Nº 162 - 139 ANNÉE - CHF 2.50

www.lecourrier.ch



# Rythm is it!

PRÉCURSEURS (II) Inventeur d'une pédagogie musicale révolutionnaire, le Genevois Emile Jaques-Dalcroze se doutait-il que sa méthode, un siècle plus tard, passionnerait les cinq continents? Voyage au cœur de la rythmique, qui tient congrès ces jours-ci à Genève.

# Rhino: la jalousie est mauvaise conseillère

PHILIPPE CHEVALIER

«Bientôt vingt ans d'occupation illicite, les squatters doivent partir!» Alors que le procureur général Daniel Zappelli s'apprêterait, diton, à porter l'estocade au célèbre squat genevois, la presse romande se lâche avant l'heure contre ces «privilégiés» qui logent pratiquement gratis dans trois beaux bâtiments de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Une véritable provocation envers les honnêtes gens. Envers cette Suisse qui se lève tôt pour s'acquitter de loyers qui s'envolent toujours plus hors de portée des classes moyennes.

Classique retournement de responsabilité! Les vilains, ce ne sont plus les propriétaires qui profitent sans états d'âme de la pénurie pour s'enrichir, mais les quelques individus qui échappent au sort commun du locataire plumé. Peu importe que le «privilégié» vive avec 2000 ou 3000 francs par mois et que le malheureux propriétaire jongle avec les millions. Les braves gens n'aiment décidément pas que l'on suive une autre route qu'eux...

Bien sûr, par principe, les squatters violent le droit à la propriété. Tout comme les bailleurs (certes pas tous, mais ils sont malgré tout légion) foulent au pied le droit du bail et s'asseyent sur le droit au logement en participant à la spéculation immobilière. Rappelons tout de même que lorsque ce fameux 9 novembre 1988, 50 personnes ont investi Rhino, celui-ci avait été laissé volontairement vide depuis dix ans à seule fin de faire monter les prix. A cette époque, un immeuble pouvait se revendre deux fois dans la même journée au double du prix initial. Au paroxysme de ce délire spéculatif, les créances sur le bâtiment de Rhino sont montées jusqu'à environ 20 millions de francs selon l'avocat du propriétaire actuel (32 millions de francs selon Rhino). Puis la bulle spéculative a explosé, et avec elle les propriétaires des immeubles de Rhino, - parmi lesquels un célèbre failli dénommé Jean-Pierre Magnin. Michael Schröder finira par récupérer les hypothèques du bâtiment contre 2,6 millions, grâce auxquels il a depuis acquis la propriété. Une bouchée de pain, pour trois immeubles qui en valent, au bas mot, le double ou le triple. Sans la ténacité ou l'obstination, c'est selon – des squatters, le bon D' Schröder aurait fait une excellente affaire. Une autre fois peut-être, on ne va pas se lamenter sur son sort.

La spéculation immobilière ayant pris depuis quelques années une autre tournure, bien que la pénurie sévisse plus que jamais. on accuse désormais les squatters de Rhino de prendre la place d'honnêtes locataires. Des familles bien propres sur elles à qui le propriétaire promet des loyers bon marché. A voir. Il est vrai que sur les dix-neuf appartements projetés, seize seront soumis à la loi sur les rénovations (LDTR) qui limite drastiquement le montant des futurs loyers.

Oui, mais le contrôle de l'Etat ne dure guère que pendant une période de trois à cinq ans. Par ailleurs, on a vu plus d'une fois un bailleur s'arranger pour ne louer ses appartements qu'à des locataires de confiance, c'est-à-dire dont il est à peu près sûr qu'ils n'iront pas contester un lover abusif au tribunal.

RADIO-TÉLÉVISION



# Nestlé aurait causé des dégâts dans un parc naturel brésilien

Les défenseurs du Parc des eaux de São Lourenço ne désarment pas. Depuis un mois, l'usine de pompage destinée par Nestlé à la marque d'eau minérale Pure Life-Brésil est désaffectée. Mais les militants écologistes exigent une expertise indépendante pour

constater les dégâts écologiques commis, selon eux, par la transnationale suisse sur ce joyau millénaire qui attire des centaines de milliers de curistes par an. Nestlé conteste ces «allégations» et ne voit pas la nécessité d'expertiser le parc.

# Bienvenue dans l'art participatif de Fabiana de Barros

Après La Havane, New York ou Erevan (photo), l'artiste brésilienne installe son «Kiosque à culture» à la Terrasse du troc, à Genève, pendant tout l'été

Un aménagement du M2 aura du retard ,,,,

**Trial poursuit les** criminels de guerre ,...

Israël libère plus de 250 Palestiniens

# Fabiana CONTEMPORAIN L'artiste brésilienne est la créatrice du «Kiosque à culture», un projet d'art participatif à découvrir à Genève. DE BARROS

# Pluraliste

### SAMUEL SCHELLENBERG

eule, je m'ennuie.» Derrière ses grandes lunettes rondes, dans son atelier genevois, Fabiana de Barros résume en quatre mots les raisons profondes de son orientation artistique obstinément participative. Ainsi, «les autres font toujours les œuvres avec moi». Tout cela sans chichis – et certainement pas dans le but d'être originale: «C'est simplement une nécessité.»

Brésilienne établie à Genève depuis 1985, l'artiste est à la base de l'une des pièces d'art public les plus intéressantes de ces dernières années: le «Kiosque à culture». Véritable globetrotter, comme son auteure, l'espace en bois a déjà fait halte dans une dizaine de villes, comme Sao Paulo, New York, Erevan ou Milan. Pendant tout l'été, le kiosque sera à Genève, à la Terrasse du troc, dans le quartier de Saint-Jean. C'est même la guest star de la deuxième édition de ce remarquable projet d'art contextuel».

### **FILLE D'UNE FIGURE**

Tout commence en 1998, sur une plage de João Pessoa, dans le nord-est du Brésil. Fabiana de Barros s'y trouve en résidence, avec d'autres artistes – suisses, français, brésiliens. Une sorte de retour aux sources pour la Pauliste, qui a étudié les Beaux-Arts dans la capitale économique du Brésil mais s'est très vite installée à Genève, dans l'espoir de pouvoir s'y affirmer comme artiste – son père était le grand peintre, photographe et designer Geraldo de Barros (1923 – 1998), «une sorte de Picasso brésilien»; jamais facile d'être une fille de.

A João Pessoa, en vue de l'exposition qui clôture le séjour, Fabiana construit un «atelier et espace culturel à [sa] taille», avec l'aide de la Genevoise Carmen Perrin – c'est elle qui lui aurait suggéré la voie de l'art participatif, à la fin des années 1980. Le «Fiteiro cultural», comme il se nomme en portugais, est né. Ouvert sur l'extérieur, le kiosque est avant tout un espace d'échange, qui doit être géré par les artistes de la zone dans laquelle il s'implante. Il peut être indifféremment atelier, espace de spectacle, lieu d'exposition ou scène ouverte. Bref, c'est «de l'art pour tous» – mais «l'œuvre n'existe que lorsque le public vient et que la communauté l'accepte», explique l'artiste. La bâtisse est-elle systématiquement bienvenue? Pas forcément: à João Pessoa, un graffiti hostile est apposé au kiosque peu après son ouverture – «Votre rêve brésilien est notre honte et cauchemar», dit-il en anglais. Fabiana de Barros, elle-même graffiteuse politique dans la Sao Paulo des années 1980, assume et demande à ce que l'inscription reste en place.

Mais la suite des événements se déroule à merveille et le «Fiteiro cultural» se transforme logiquement en concept, qui peut être répété ailleurs. Dès lors - et avec l'aide d'Adelina von Fürstenberg, fondatrice et première directrice du Centre d'art contemporain de Genève -, de nouveaux kiosques sont construits ici ou là, à partir des matériaux trouvés sur place. «A Cuba, par exemple, le bois coûte trop cher. Nous avons donc utilisé des cages à poules et des palettes récupérées», raconte l'artiste en déballant malicieusement un modèle réduit du kiosque original.

## **ICONOCLASME POLICIER**

A la fin de la période d'utilisation, les «fiteiros» entrent parfois dans une collection locale - c'était le cas à Sion ou Lisbonne, ce sera le cas à Genève: le Fonds d'art contemporain de la Ville (Fmac) vient d'acheter la structure de la Terrasse du troc. Dans les autres cas, il est détruit, parfois par des tiers: à New York, en pleine nuit, la police découpe le kiosque en petits morceaux, car la galerie responsable de l'œuvre n'a pas demandé toutes les autorisations pour une utilisation dans l'espace public. «Vous savez, c'est beaucoup plus compliqué d'exposer sur un trottoir que dans un musée», remarque Fabiana. De toute facon, l'histoire de chaque kiosque comporte «plusieurs bonheurs mais aussi un drame, qui fait réfléchir».

A Sao Paulo, en 2004, sept kiosques voient le jour simultané-

ements se
iteiro culement en
e répété
rec l'aide
fondatridu Centre
nève –, de
construits
matériaux
uba, par
rop cher.
es cages à
upérées»,
ant malinéduit du
ment, sous la direction d'un so
social indépendant, financé
impôt. Un pavillon du centre vill
ainsi sur pied une radio par int

ment, sous la direction d'un service social indépendant, financé par impôt. Un pavillon du centre ville met ainsi sur pied une radio par internet avec les enfants de rue; un autre «fiteiro» organise des ateliers de cinéma, dans la favela Tamarutaca, où l'on n'entre pas sans avoir montré patte blanche aux trafiquants locaux. Reste que les choses s'y passent si bien que la nuit venue, le coûteux matériel cinématographique utilisé de jour peut être entreposé chez l'habitant.

### TAXI-PSY

Et puis, se trouvant par hasard sur place, un certain Franz Treichler accepte de mixer quelques morceaux. D'ailleurs, le chanteur des Young Gods sera également de la partie demain dimanche, à Genève – pas par hasard, cette fois-ci, mais invité par la Terrasse du troc. Associé à Michel Favre, compagnon de Fabiana de Barros et cinéaste, il composera des mixtures sonores et visuelles à partir du matériel récolté dans les dix-huit kiosques précédents.

Toujours est-il que l'artiste Fabiana de Barros existe aussi en dehors de sa création la plus célèbre. En 1987, elle débute en tant que peintre, avec une première expo à la galerie genevoise Care Off, «Tours du monde». Toutes les pièces sont vendues pendant le vernissage, «mais il faut dire qu'elles étaient bon marché». C'est à cette période que l'artiste découvre les espaces alternatifs de Genève et commence pour le coup à très bien se sentir au bout du lac - «Je retrouvais les milieux de gauche que j'avais connu au Brésil, avec mon père.» Un postgrade multimédia plus tard, effectué aux Beaux-Arts, elle s'ouvre à d'autres pratiques artistiques. Et les «Tours» de sa première exposition de revenir régulièrement dans son travail, sous une forme ou une autre - performance, vidéo, etc.

Récemment, l'artiste a invité des inconnus à prendre le taxi avec elle, à Sao Paulo et Genève, pour des sessions d'«Auto Psi». Le principe est simple: les voyageurs reçoivent une image et en font l'analyse, sans pour autant révéler à la caméra le contenu de l'illustration. «Les gens parlent d'eux-mêmes et de leur ville, mais sans se mettre en danger.» Le tout débouche sur des vidéos ou des pièces radiophoniques.

Quant au «Kiosque à culture», survivra-t-il à son dixième anniversaire, l'an prochain? L'artiste assure que oui. Et pour coller à l'époque, des «fiteiros» rejoindront même la Toile: «Je vais en placer sur Second Life», l'univers virtuel dans lequel des millions d'humains mènent une vie parallèle. Un casino et une place publique ont d'ores et déjà accepté d'en héberger. Rendez-vous dans l'au-delà?

En 2005, le kiosque était au festival Visions du réel, à Nyon. SABELLE MEISTER

A la Terrasse du troc (sur le recouvrement des voies CFF, à Saint-Jean, Genève), di 22 juillet, 21h-22h: «FITEIRO: DOC-LIVE», perfo de Franz Treichler et Michel Favre, à partir des sons et des images des archives du kiosque. En cas de pluie, rocade: di 5 août, 21h-22h. Rens: www.terrassedutroc.ch